

ques où le cosume féminin ait été aussi mesquin de formes, aussi morne de tons, aussi vieillot d'aspect. Peut-être n'est-il pas assez ancien, est-il trop près de nous pour nous produire la même impression que celui du XVIII^e siècle par exemple, et le jugera-t-on mieux dans cinquante ans. Toujours est-il que si nous comparons cette robe de bal de la Duchesse du Barry en mousseline de soie rayée rose et crème aux splendeurs des règnes précédents nous la trouverons bien simplette et étriquée. Ce vêtement princier a l'air d'une robe de petite pensionnaire. Imagine-t-on une jeune fille vêtue d'une de ces robes dont nous donnons la reproduction et qui ne semblent faites que pour servir d'éteignoir à la beauté : jupes étoffées, manches à gigots dans lesquelles le corps et les bras disparaissent comme dans un sac, chapeaux à larges auvents, à vastes capotes qui encerclent et assombrissent le visage comme une cornette de religieuse. Mine sérieuse, maintien décent et compassé, voilà tout ce qu'évoque pour nous la vue de ces ajustements si sobres. Qualités solides sans doute, mais que ne gâterait pas, au contraire, un grain de séduction.

Les toilettes du règne de Louis-Philippe, où règne la mousseline imprimée du Second Empire nous paraissent à côté, pleines de sveltesse et de grâce.

Et pourtant ces jupes si amples, si longues, compliquées de volants soutenus par l'emploi des jupons, bientôt par l'armature rigide de la crinoline, ces corsages à pointe qui amincissent la taille étranglée dans le corset ne réalisent pas l'idéal.

Mais l'artifice des poètes et des artistes leur prête à nos yeux une auréole de charme et de sentiment. Les grisettes qu'ils ont chantées dans leurs vers s'habillaient ainsi. Lisette, Mimi-Pinson, Bernerette, coquettes et souriantes, se sont parées de ces cachemires, de ces percales de couleurs tendres, de ces chapeaux de paille d'Italie. C'est ainsi qu'elles allaient déjeuner à Robinson avec leurs adorateurs, promener dans les bois de Verrières, l'envolée de leurs châles, de leurs écharpes de mousseline. Saluons ces gracieux fantômes que l'art et la littérature ont immortalisés ! Quelle marquise galamment poudrée revêtait un jour ces grandes

robes étoffées et bruissantes, soies brochées aux claires couleurs, aux fleurettes multicolores ? Quelle sou-brette se para de ces frais tabliers de moires changeantes, de fanfreluches vertes, roses, bleues, gorge de pigeon ? Est-ce le cœur de Manon, de l'inconstante amie de Desgrieux qui palpita sous ces fins corsages, sous ces mousselines transparentes ? Avant les nôtres, quelles mains fro-lèrent ces taffetas et ces satins ? De quelles fêtes furent-ils ! quels doux entretiens entendirent-ils ?

Tout un siècle charmant et léger, amoureux de plaisirs et de folies, revit là pour nous dans ces étoffes aux tons un peu fanés, et comme teintés de mélancolie. C'est une des plus jolies époques du costume de la femme. La raideur compassée ou la majestueuse grandeur des règnes précédents ont fait place à une grâce plus pimpante et alerte. Tout contribue à donner une impression aimable et souriante.

Alors, comme aujourd'hui, la France donnait le ton de la mode, et pour répandre celle-ci, avant la création des journaux, on usait d'un curieux moyen. On confectionnait à Paris des poupées de dimensions énormes ; on les habillait d'après les indications mûrement délibérées d'un comité féminin et on les expédiait ensuite à l'étranger où elles faisaient connaître les modèles créés par le goût parisien. Il est vrai que par compensation sans doute, tandis que l'on s'inspirait partout de nos modes, nous étions déjà sous Louis XVI possédés d'une anglomanie qui depuis a fait les progrès que l'on sait. On faisait même blanchir son linge à Londres : nos élégantes modernes, on le voit, n'ont rien inventé.

Sous Louis XVI s'assagit aussi la désinvolture fêtarde du costume Louis XV. Marie-Antoinette dont le goût exerça beaucoup d'influence, rejeta les paniers comme trop encombrants. Bergère de Trianon elle fit adopter des modes plus simples inspirées par ce culte de la nature qu'avaient fait naître les écrits de J. J. Rousseau. A l'anglomanie nous devons les manches longues, la jaquette qui rappelle le costume masculin, les couleurs sombres, gris chiné, puce, noir, que le roi pourtant déclarait "ignobles". Aux paniers succédèrent les tournures postiches, et

le "fichu menteur" accentua encore le renflement de la poitrine.

Nous avons écrit plus haut le mot de crinoline. Sans doute à ce moment un sourire moqueur a dû naître sur les lèvres de nos lectrices. C'est le seul sentiment qu'éveille désormais en nous cette héritière attardée des vertugadins et des paniers d'autrefois. Mode baroque s'il en fut, et qui compta pourtant nombre de fidèles. Comment des femmes jolies, élégantes, purent-elles s'affubler de cet accessoire qui les faisait ressembler à des cloches ? Mode que nous avons toutes les chances de ne plus revoir parce que les conditions de la vie ont tellement changé depuis trente ans que la femme ne saurait, sans se condamner à une immobilité presque absolue, s'embarrasser ainsi. En un temps où l'on sortait moins de chez soi qu'aujourd'hui, où les promenades à la mode étaient le Palais-Royal, le boulevard de Gand, le Luxembourg, les Tuileries, plutôt que le Bois de Boulogne et les Champs-Élysées, où les voyages en automobile n'existaient pas plus que les courses à bicyclette, la vie de la femme était bien plus sédentaire et renfermée. Peu importait la commodité. C'était très majestueux et encombrant une robe à crinoline ; c'était bien peu pratique.

Si la toilette moderne fait, et à juste titre, des emprunts aux temps passés, nous ne croyons pas que ce soit jamais de ce côté qu'elle aille chercher ses inspirations. Il est inévitable d'ailleurs que tous les efforts ne soient pas également heureux. Si nous sourions de quelques excentricités de mauvais goût, nous avons bien des créations remarquables à admirer. A travers tous les temps, dans tous les pays, la femme a su faire servir à sa parure les inventions de l'art et les ressources de la science, les ressources sans cesse plus étendues de l'industrie et du commerce.

FULANO.

L'élégante qui se connaît en beaux chapeaux donnera la préférence à Mille-Fleurs, car ce salon de modes bien connu a la réputation de toujours bien faire.